



« À la différence de l'homme,
l'animal n'est jamais méprisable ».

Guy Colomb

Hominisation et humanisation ^(*)

*Cette reprise de thème, n'est pas un compte rendu de réunion, mais une démarche a posteriori ;
une remise en questions, compte tenu des échanges qui ont eu lieu lors d'une soirée "café-philo".*

Il est ici davantage question de chercher à bien poser les problèmes qu'à les résoudre ; à les expliciter plus qu'à les expliquer.

À la suite de notre débat sur le corps et l'âme, et celui sur "l'homme un composé" le complétant, et avant de se poser le problème du rôle de la culture dans un éventuel processus d'humanisation, il convient de couper court à l'alternative *hominisation-humanisation*, qui, d'ailleurs comme nous allons le voir n'est pas une. Qu'un processus d'hominisation ait précédé celui d'humanisation – simple hypothèse – n'implique, en effet, aucunement que la culture ait pu jouer un rôle dans ce saut qualitatif... Ce serait mettre la charrue avant les bœufs.

Deviens ce que tu es

L'homme, nous dit-on, ne devient ce qu'il est, qu'à la fin d'un processus durant lequel la société joue un rôle déterminant... Cela peut se discuter. Mais, entendre par là, que nous serions en présence d'un facteur décisif d'hominisation – devenir un homme – dans la logique d'un processus de macro-évolution, nous faisant passer progressivement de l'état d'animal à celui d'homme... c'est une toute autre affaire !

Dans ce cas, en effet, le phénomène socialisant – rigoureusement impossible pour une simple logique de concordance des temps – déboucherait sur une différence de nature, et pas seulement sur une simple distinction de degrés ? Comment un effet pourrait-il produire sa cause ? À

cela personne ne répond. Ce dilemme découle logiquement de la confrontation des deux attitudes dont nous parlions lors de l'avant-dernier *café* : matérialiste ou... spiritualiste.

Nous pourrions encore penser que l'individu ne se transmute pas en autre chose que ce qu'il est, mais devient ce qu'il est déjà en puissance. N'est-ce pas ainsi que le bébé devient nécessairement un enfant, et l'enfant un adulte ; que – moins inévitablement, il est vrai – le sauvage devient civilisé, et l'inculte cultivé... Il convient bien d'admettre que tout cela peut advenir, et bien d'autres choses encore, mais plus ou moins harmonieusement... selon les contingences.

Cela montre bien qu'il s'agit de *potentialités*, mais pas toujours, ou pas encore, passées à l'acte. Or, pour aider le petit d'homme à réaliser ses *puissances*, il est nécessaire que se conjuguent les sollicitudes de la famille, de la communauté, de la société... et cela sur tous les plans, en tous domaines. En bref, le « deviens ce que tu es » correspondrait simplement et seulement au passage de l'état d'individu – impuissant seul – à celui de personne... selon son insertion dans la société.

Hominisation matérialiste

Cependant, pour penser tout cela, il est nécessaire que l'homme soit un homme. Et cela n'est, semble-t-il, pas gagné d'avance !



Chemin faisant, en effet, et malgré les précautions prises, nous nous sommes à nouveau inévitablement heurtés au dogme moderne de l'*Évolution-transformiste* matérialiste, qui font semblant de croire qu'*hominisation* et *humanisation* sont une seule et même chose. Était-il bien nécessaire de se poser à nouveau les questions qui découlent d'hypothèses tant que celles-ci restent à ce stade ?

Prenant acte qu'il est véritablement impossible de contourner cette pierre d'achoppement, bien, qu'encore une fois, le problème d'*humanisation* soit nécessairement postérieur à une éventuelle *hominisation*... il nous faut donc passer par là, et reporter à une fois prochaine le problème bien réel celui-là de l'*humanisation*. Nous allons donc passer par le diktat du passage de l'animal à l'homme...

...et non le contraire ! Car, « lorsque nous disons d'un homme qu'il se comporte comme un animal, n'est-ce pas à l'animal que nous faisons injure ? » N'est-ce pas sa liberté qui permet à l'homme sa déchéance vers la bestialité ? Dans l'hypothèse évolutionniste, en attribuant la responsabilité au chien qui fait ses besoins au milieu du trottoir, ou à celui qui mord le passant, ne commettons-nous pas une injustice ?... Car qui dira à partir de quel moment l'animal en cours d'hominisation est responsable de ses actes ? Autant de questions – autant d'impasses – qui n'ont de sens que dans l'hypothèse *transformiste* que tout, y compris le sens commun, vient contredire.

D'autant qu'il n'est pas possible d'en rester là, il faudrait aussi, à un moment ou à un autre, accorder à l'animal en cours d'hominisation *la volonté*. Mais comme cette dernière est activée par le couple mémoire-intelligence, ne conviendra-t-il pas encore de lui attribuer – réellement et non seulement par analogie – ces pôles de notre for interne... ? Dans ce cas, nous ne serions séparés de l'ani-

mal que par un degré d'humanisation, et non par une différence de nature. L'ennui est qu'aucun stade intermédiaire ne vient confirmer cette affirmation... dogmatique ! Il aura fallu un saut brusque, après lequel, le chimpanzé, de sa tanière, se serait rapidement installé au château de Versailles...

Jusqu'à preuve du contraire nous devrions donc, communément, nous en tenir à accepter une différence de nature... ou en rester *explicitement* à des hypothèses scientifiques.

Homme ou animal

Si l'on n'y prend garde, l'anthropomorphisme appliqué à l'animal égare facilement ; d'autant plus que, pour étayer l'acte de foi en un animal en voie d'hominisation l'on finit de la confondre avec son humanisation. Pour entretenir cette ambivalence on prend soin de choisir les cas les plus sibyllins de certains comportements d'animaux, parfois dressés et conditionnés, en mettant en avant les comportements liés aux nécessités les plus élémentaires que les hommes (êtres cumulatifs) ont en commun avec les animaux.

Le bon sens et la simple observation ne suffisent-ils donc pas à reconnaître qu'il n'y a, dans l'octroi à l'animal du trio(*) constitutif de notre nature humaine, rien de plus que de simples analogies ?

Il semble qu'à cet endroit les savants ne soient pas plus sérieux que les philosophes modernes. Depuis le début du vingtième siècle ils s'affrontent en effet sur deux thèses qui se démolissent l'une l'autre :

- Pour les uns, la séparation de l'homme et de l'animal est due au milieu. Les causes climatiques alliées à celles d'un cataclysme géologique seraient à l'origine de la séparation de l'homme et du singe en deux évolutions distinctes... ! (Coppens)
- Non pas ! répondent les autres : la cause est biologique ; il s'agit d'une simple ques-



tion de mutation chromosomique transmissible... (Chaline) Voilà un saut qualitatif qui arrangerait bien leur affaire. Malheureusement – pour eux –, aux dernières nouvelles, ces suppositions... restent des hypothèses ; et les soi-disantes preuves non déterminantes... lorsqu'elles ne sont pas... truquées !

Mémoire-intelligence-volonté

Restons conséquents et circonspects face à ce qui, à l'évidence, relève plus de querelles de personnes, ou de la recherche du prestige, que de la recherche tout court. Observons plutôt, sans nous départir de notre bon sens, les différences – de degrés ou de nature – du complexe "mémoire-intelligence-volonté" chez l'animal :

- la *mémoire* de l'animal est instinctive, automatique et fixe : une mémoire morte, en quelque sorte.

- son *intelligence* – le mot est très risqué ici – pour désigner le passage, lui aussi automatique, entre une mémoire passive et les réflexes conditionnés qu'elle provoque, ainsi que Pavlov l'a montré.

- Quant à l'emploi du mot *volonté* au sujet de l'animal, il est totalement déplacé pour caractériser les mécanismes rivaux à l'instinct, aux besoins, ou conditionnés par le dressage...

La différence la plus notable se trouve donc dans le fonctionnement automatique, non expansif – donc non libre – de la *relation* mécanique de ces trois composants. En conséquence l'animal se différencie par l'absence de parole, de pensée, de passion, de conscience... Sa vie en société, est elle aussi complètement figée, instinctive, et fermée à toute initiative.

(*) le trio, plus précisément la tripartition constitutive de la nature humaine en son for interne est la fonction "mémoire, intelligence, volonté".

Un dogme de la science

Autant de questions éminemment philosophiques, puisque ces réponses peuvent être proposées à partir d'observations et d'expériences. À moins que le processus soit inversé, et que l'on choisisse la démarche déductive propre aux théologiens et aux idéologues, qui partent de certitudes.

Pour les idéologues – nonobstant leur foi inébranlable en la Science – les faits ne peuvent contredire les dogmes, ni l'observation leurs énoncés. Ce que la science n'est pas en mesure de démontrer aujourd'hui... elle ne pourra manquer de le faire demain. Et si d'aventure l'expérience infirmait les certitudes dogmatiques, on se ferait un devoir de cacher cette contradiction ; au besoin en falsifiant l'exposé des faits... On entrerait alors dans un processus mental qui conduit à octroyer à la science ce que l'on récuse avec tant d'acharnement à la religion ?

CQnFD, c'est ce qu'il ne fallait pas démontrer !

Cette distinction entre *hominisation* et *humanisation* – faite au profit de l'humanisation – nous permettra d'aborder dans de meilleures conditions le problème du rôle joué par la société dans le processus d'humanisation, si toutefois nous lui laissons les limites que nous avons tentées de mettre en place.

Michel Masson

D'autres études sur *l'évolution* – que nous écartons provisoirement – seront proposées ultérieurement. On pourra prendre connaissance des études consacrées à ce sujet dans le chapitre "évolution" de la rubrique "Dossiers et thème", du "Café-philos", (IIICc). Elles seront annoncées *in tempore opportuno*.